

Écobiographies en Anthropocène

Trajectoires d'enseignement et de recherche

Geneviève Fabry et Charlotte Luyckx (éd.)
Préface de Cécile Renouard

PUL PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE LOUVAIN

Apprendre à marcher sur le verglas

Nathalie Frogneux

La conception d'une nature infinie et de ressources illimitées n'a jamais été une option pour moi. Le sentiment très étrange du « choc pétrolier » de 1973 est un de mes tout premiers souvenirs de petite fille vivant à la campagne. Les adultes soudain étaient à l'arrêt le dimanche, et il n'était plus question d'aller voir la famille comme le voulait la tradition. La limite était claire et choquante pour nous et pour tout le monde : notre mode de vie était basé sur des moyens dispendieux venus d'un lointain ailleurs que nous ne maîtrisions pas. Le souvenir d'emprunter les routes nationales en vélo n'allège pas l'ambiance de sidération qui prévalait chez les adultes atterrés.

Mais ce souvenir se mélange à un autre, quasiment contemporain, celui de la construction de l'autoroute E411 qui a éventré notre village en le traversant sans merci. Puisque l'autoroute passait entre notre hameau et le centre, elle nous séparait de l'école et de la gare, engendrant une défiguration complète de nos petites rues paisibles. Deux hommes en costume foncé sont venus un soir l'annoncer : elle passerait à 300 m de chez nous. Il n'y avait pas de choix, pas de négociation possible. Il s'agissait du bien commun, l'expropriation était inévitable pour les champs, les bois et les jardins qui avaient eu la mauvaise idée de se situer sur son passage. Pourtant, les travaux prévus, présentés comme nécessaires, ont engendré une pollution de la nappe phréatique grâce à laquelle certains habitants de cette partie du village étaient alimentés en eau. Nous n'avions pas d'eau courante, puisque de l'eau potable et fraîche remontait à la moindre sollicitation de la pompe de la cuisine. Pour l'eau que nous ne buvions pas, des citernes à eau de pluie suffisaient dès lors que celle-ci était filtrée. Je me souviens de mon père en rage et faisant des bonds plus hauts que moi : « Mais vous vous rendez compte qu'ils ont percé la nappe phréatique ! » Il était trop tard, il fallut se raccorder à l'eau courante.

Quelques années plus tard, lorsque les travaux furent terminés, les jardins autrefois calmes étaient devenus plus bruyants que les maisons bruxelloises dont ils étaient censés reposer les propriétaires venus pour le week-end à la campagne. Préfiguration de l'inversion que nous connaissons aujourd'hui avec des campagnes traversées par des lignes de vacarme et vidées de leurs oiseaux par les pesticides.

Ces deux souvenirs très précoces se sont croisés pour engendrer un sentiment de limite des possibles et de dégradation inexorable de biens pourtant infiniment précieux. Bien sûr, il fallait « être de son temps » puisqu'il s'imposait de toute façon, mais ce temps ne nous plaisait fondamentalement pas. L'absurde semblait ainsi inévitable et notre avis sur les modifications ravageuses du paysage nul et non avenu pour les experts « hors venus », qui ne connaissaient pas le quotidien de la région mais avaient étudié le tracé des voies de mobilité. Aussi fallait-il se réfugier dans cette force vitale qui nous ressource à chaque printemps. Grand amoureux de la nature et de sa hate d'aubépines qu'il taillait annuellement

pour que les oiseaux puissent y trouver refuge à l'abri des chats, mon père n'hésitait pas à s'y arracher les mains. Belle et rude, la nature requerrait des soins pour se donner généreusement.

Parallèlement, les membres de ma famille qui vivaient en Brie, portaient un paradoxe qui m'a habitée. Celui de vivre de manière autonome tout en m'ouvrant au vaste monde et à Paris, grande ville de culture et de raffinement. Il s'agissait de vivre dans le sillage d'une prise de conscience des excès de notre civilisation (qui impliquait le refus de l'énergie nucléaire, le refus de l'alimentation frelatée, des produits chimiques et de l'industrie agro-alimentaire), et de revenir au tricot, au tissage, à la poterie sur tour, et puis le pain maison, les yaourts fermentés, le fromage frais, le cidre, les confitures des fruits du jardin et les légumes selon les cycles saisonniers. Le grand potager de mes parents me rappelait que l'on n'a que peu de temps pour la récolte lorsque les haricots ont leur taille idéale et que les meilleures fraises sont celles « qui poussaient encore il y a un quart d'heure ». Ce que l'on nomme aujourd'hui la robustesse était alors une évidence quotidienne, mais elle s'exprimait plus prosaïquement : l'optimum n'est le maximum de rien. C'était l'époque des magasins Kraft (j'ignorais à l'époque que cela signifiait « force » en allemand, nous dirions aujourd'hui *empowerment*) avec des écheveaux de laine qui pendaient au plafond et proposaient tous les composants possibles pour réaliser des bricolages. Retrouver la capacité de faire des choses par soi-même, toutes les petites choses qui sont nécessaires au quotidien : vêtements, sacs, bijoux. Capabiliser, dirait-on aujourd'hui à la suite de Amartya Sen et Martha Nussbaum.

L'année de ma naissance, l'aînée de mes cousines était partie vivre à New York pour y étudier les humanités environnementales, dont nous étions encore à mille lieues ici. Elle critiquait les produits chimiques qui envahissaient notre corps. Bien plus tard, j'ai compris qu'elle parlait du *Printemps silencieux* de Rachel Carson à la petite fille admirative que j'étais. J'aimais le tricot pour mes poupées très frileuses et puisque je ne lisais pas encore, je tricotais, ce que la maîtresse de troisième maternelle jugeait très dangereux. Elle m'a donc confisqué ma trousse lorsque je suis arrivée fièrement pour la montrer à mes copines. À l'époque prévalait la différence entre intelligence pratique et théorique, comme si chacun disposait d'une intelligence globale qui se répartissait entre ces deux pôles. Puisque j'étais manifestement très « manuelle », pouvait-on espérer que je réussisse l'école primaire ? Marquée et même humiliée par ce doute, je me suis donc employée à démontrer que les pensées abstraites et théoriques étaient à ma portée également. Comme c'est le cas des petites filles décrites par Carol Gilligan, *Une voie différente*, avec les raisonnements moraux : il faut s'adapter pour rentrer dans les formes de pensées valorisées scolairement et socialement.

Deux lignes étaient ainsi tracées que je ne trouvais pas contradictoires, d'une part, la pensée théorique et abstraite qui permettait d'accéder aux grandes villes, Paris et Milan, et d'autre part, la sagesse d'une proximité à la nature. J'avais été éduquée par des aristotéliens, des observateurs de la nature confiants en leur perception du monde, qui s'ignoraient tels et je me découvrais sur la voie d'une longue et lente explicitation théorique de cette philosophie.

À l'université, lorsque les matières obligatoires me semblaient parfois trop spéculatives ou idéalistes, les démonstrations trop abstraites, je les étudiais comme des axiomatics. « Ceci étant posé, il suit logiquement que... » Après tout, il faut toujours faire un nœud dans son fil pour commencer un tricot, mais les nœuds ensuite y sont mortels comme en philosophie.

La philosophie qui me parle élucide le vécu et ne s'élabore jamais en méprisant le sens commun. Elle me porte en deuxième cycle à Louvain et ensuite en thèse à la Sorbonne et à l'Institut catholique de Paris, avec la découverte de Hans Jonas, sous la direction de Jean Greisch, son traducteur. Mais je ne le lisais pas seulement comme l'ancien élève de Heidegger, puisque j'ai eu alors la grande chance d'être l'assistante de Joseph Duchêne au département de « Sciences, Philosophies et Sociétés » (trois pluriels !), de la Faculté des sciences des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, à Namur. Il était spécialiste de Merleau-Ponty et nous avait enseigné la Chair du monde, l'importance du corps, mais surtout du corps tel qu'il est vécu à la première personne et la perception comme évidence première, le *cogito* charnel. Par la suite, la grossesse m'a permis de vivre cet entrelacs si bien décrit par Merleau-Ponty, lorsque la vie est portée en même temps qu'elle nous porte. Ce vécu fut décisif pour penser l'être au monde à la fois en première personne et anonyme comme *physis* : le penser et le vivre de manière incarnée. Cela renforçait radicalement la thèse de Jonas selon qui la préoccupation de soi (*self-concern*) se joue dans le corps vivant avant d'être un fait de conscience.

Dans cette équipe très interdisciplinaire, Gérard Fourrez, Georges Thill, Joseph Duchêne étaient les académiques, tandis que Bernard Feltz, Dominique Lambert, Tien Nguyen-Nam et Chantal Cabaux étaient les principaux scientifiques. J'étais ainsi plongée dans un milieu de physiciens, biologistes, mathématiciens et sociologues qui s'étaient ensuite spécialisés en philosophie, tandis que je me sentais un peu nue avec mes seuls diplômes de philosophie et de littérature. Mireille Meert prenait soin de nous, avec une attention hors du commun. Lors des séminaires hebdomadaires, parfois bien techniques, Gérard Fourrez nous demandait de situer le lieu à partir duquel nous parlions, Georges Thill qui avait fondé le réseau « Prélude » (Programme de recherche et de liaison universitaire pour le développement) répétait qu'aucune transformation écologique ne surviendrait sans une plus grande justice entre le Nord et le Sud. Planait, lorsque je suis arrivée, l'ombre de Jean-Luc Roland qui avait été assistant juste avant moi et était devenu le bourgmestre écologiste d'Otignies Louvain-la-Neuve. *Les Carrefours du Labyrinthe* de Cornelius Castoriadis étaient sur une étagère au secrétariat. Ses analyses sur la technique (dans son article de l'*Encyclopédie Universalis*), sa critique du capitalisme et de ce qu'il normait la « pseudo-maîtrise pseudo-rationnelle » liée à l'imaginaire moderne du progrès étaient pour nous des prérequis. Au programme des exercices du cours de philosophie de Joseph Duchêne en faculté de médecine, je devais lire avec les étudiants la *Nemesis médicale* de Ivan Illich. Pour la médecine comme pour l'école ou notre manière d'exploiter la nature, Illich soulignait les limites à ne pas dépasser pour éviter la perversion du système. Sur ce point, il rejoignait Jonas qui craignait davantage le succès du système technologique que ses accidents et j'avais proposé le magnifique texte de Hans Jonas à propos de l'expérimentation sur l'être humain. Des recherches plus techniques et appliquées étaient exposées au séminaire de département : celles menées avec les juristes sur la « carte santé » qui aurait rassemblé toutes les données des patients, l'histoire des sciences et de l'homéopathie de Hahnemann, l'éthique biomédicale au Cides (Centre interdisciplinaire droit, éthique, santé), le déni de la mort ou le mal radical (Anne-Marie Guillaume). L'interdisciplinarité était une évidence autant que le respect absolu des disciplines de chacun. La nécessité de leur articulation entre elles avec la société était

comprise comme une urgence. Et l'impossibilité de s'en tenir à la « neutralité normative » comme prétendu gage de scientificité était entendue, puisque nous devons penser l'interférence de l'observateur dans l'observation même en physique et l'inscription (parfois violente) des sciences et des techniques dans les sociétés.

Comme dans mon enfance, j'ai vécu mes années d'assistantat avec le sentiment de la lémesure qu'il fallait critiquer et d'un système hors de ses limites à freiner d'urgence ; avec pourtant le sentiment que nos critiques n'étaient que des « bâtonnets posés sur les voies d'un GV ». Un système qui s'emballait sans contrôle était voué au gigantisme.

Chantal Cabiaux, la jardinière aux mains d'or, avait pris le relais de mes grandes cousines. Elle m'offrait des lavandes minuscules qui sont devenues une haine devant ma maison, des bulbes d'iris qu'elle avait prélevés fin août lors d'un mariage. Comme la vie, ils ont repris, puis se sont laissés transplanter encore et encore. Il leur fallait une terre pauvre, un lieu qui semblait hostile à la rhubarbe ! Parce que Chantal savait que « celui qui cultive son jardin, ultime le bonheur », elle m'avait donné un pêcher prélevé de sa région natale de Charlevoix pour que je le plante dans le jardin de mes parents. Ne pas abandonner les plantes à elles-mêmes, mais en prendre soin avec patience et attention, avec amour. Elles peuvent certes être à l'aise chez elles, mais aussi se déplacer. Jusqu'à un certain point, avec un accueil plus ou moins bienveillant en soleil et en eau. Il fallait l'arroser durant les premières semaines. Ce que nous n'avons malheureusement pas fait, sans doute par excès de confiance dans le terroir ! Pas de pêches blanches pour nous....

En parallèle, je poursuivais la rédaction de ma thèse consacrée à Hans Jonas et défendue en 1999 en analysant des conditions épistémologiques qui ont contribué aux excès de notre civilisation technologique. Je retrouvais le fil longitudinal, car souvent Jonas était lu de manière fragmentaire comme le philosophe de trois thématiques successives. Il faut pourtant, pour lui, relever à travers les siècles une tentation dualiste constante, de l'Antiquité tardive jusqu'à nos jours, qui nous met à l'écart de la nature et de notre propre corps. Cette tendance engendre un retrait du soi, du sujet ou de l'esprit, qui doit éviter de se souiller dans un monde la dérive. Et dans le prolongement de Jonas, il faudrait dire que cette même tendance de pli dans une intériorité existe encore paradoxalement face au monde saccagé auquel nous voudrions plus appartenir. C'est pour cette raison qu'il me semble impératif, en-deçà ou au-delà de la conscience de la gravité de la situation, de retrouver le sens et le sentiment de responsabilité, afin d'agir radicalement et massivement pour éviter le pire, c'est-à-dire la destruction du vivant et de l'humanité. Historien de l'Antiquité, Jonas avait étudié ce phénomène de mépris du monde à travers le gnosticisme et le christianisme primitif (Augustin d'Hippone), mais il en voyait la radicalisation dans l'existentialisme du XX^e siècle. Toutefois, si cette tentation spirituelle et philosophique est constante, un danger inédit venait de se profiler : les options épistémologiques au XVII^e siècle, par son rejet de la *phusis* des anciens (ce qui dépasse et porte la vie ainsi que les humains) au nom d'une matière pensée comme *indue*. Avec le remplacement de la physique aristotélicienne par la physique newtonienne, nature a donc laissé la place à la matière comme pur espace, *pure étendue*, c'est-à-dire hauteur et profondeur. Le morceau de cire de Descartes n'avait donc plus ni couleur, ni saveur, ni consistance spécifiques ; tout cela passait à l'arrière-plan, la chair du monde, la

chair de nos vies devenaient donc des qualités secondes. Sous cette lumière, la matière était donc morte (H. Jonas) et la nature elle-même était morte (A. N. Whitehead).

L'énigme dans de telles conditions devenait donc la vie. Comment la vie avait-elle pu émerger au sein de cet univers mécanique ? Comment accepter que l'évidence de la vie, de la communauté de sensation et d'expression entre nous et les animaux relève de l'énigme plutôt que de l'évidence ? Car cette évidence du vécu du corps plutôt que du vécu de conscience, c'est-à-dire du vécu à la première personne qui comprend les perceptions, les ressentis charnels et les émotions incarnées, menait à une veine particulière de la phénoménologie et en particulier aux écrits de Maurice Merleau-Ponty. Il s'agissait ainsi de sortir de l'anthropocentrisme de la conscience réflexive et de l'exception humaine dans le monde.

Alors que les époques dualistes précédentes disposaient de moyens superficiels, la physique moderne offre des moyens effectifs et des conséquences irréversibles à la détestation de la nature en raison de son échelle et de sa radicalité inédites. Sur le plan théorique, il s'agissait de lutter contre l'emballlement, l'*'ubris* et la démesure théorique et pratique. En effet, ce sont moins les accidents de notre pouvoir technologique que le succès qu'il acquiert en se couplant à l'avidité économique et à la perspicacité scientifique qu'il faut craindre. C'est sa perversion qu'il faut redouter et donc opter pour une autolimitation de l'action humaine cumulative, sur le plan individuel et collectif, moral et politique. Qu'il faut ou fallait redouter ? Faut-il énoncer cette phrase au passé ?

Ainsi le vécu est-il un test essentiel pour les théories qui ne peuvent nous obliger à le discrediter. Pourquoi devrais-je renoncer au sentiment de mon pouvoir d'agir au nom de présumposés théoriques qui veulent tout expliquer par une causalité suffisante ? Et puisque nous avons tous l'expérience de notre liberté en levant le bras, nous savons que nous agissons dans le monde, nous savons qu'aujourd'hui encore le meilleur est vulnérable et *Le pire n'est pas certain* (Catherine Larrère). Et l'espérance est même à l'horizon (Corine Pelluchon), car les ressources de chacun sont inattendues (Anna Tsing). Nous savons qu'il est encore possible de trouver la manière la moins dommageable de marcher sur le verglas. En effet, renoncer à notre liberté et à notre capacité d'infléchir le cours des circonstances que nous avons nous-mêmes créées serait non seulement contradictoire, mais constituerait aussi un effondrement sur le plan moral. Des effondrements ont eu lieu, ont lieu et auront encore lieu. Le temps s'accélère et les conséquences désastreuses de nos actions progressent. Comment penser ce qui nous arrive ? Au cœur de cette prise de vitesse, des catégories de pensée à peine créées semblent déjà obsolètes. Ainsi les « espèces invasives » (pyrales du buis dans mon jardin, Bernache au bois de Lauzelle, renouée du Japon sur le sentier de la gare) qui étaient censées désigner de grandes migrations au sein du vivant perdent-elles leur sens. Peut-on réellement penser que les écosystèmes pourront être conservés ? Même à grands renforts de mesures coûteuses ? Le lexique s'emballait lui aussi. Pourtant, l'ancien paradigme règne encore largement dans le monde universitaire notamment pour sélectionner les nouvelles recherches. Il faut accepter d'avancer parfois à demi-mot (Jonas, ancien élève de Heidegger plutôt que critique de la civilisation technologique) et reconnaître que, malgré l'urgence de la situation, les esprits sont lents. Après la soutenance de ma thèse, les premières présentations de l'éthique jonassienne qui soulignait qu'il nous faut un corps vivant porté par

la nature pour développer une éthique se sont heurtées au kantisme bien établi qui s'en tient à l'intérieur de la rationalité pour justifier les principes moraux. Mon raisonnement n'était pas « purement rationnel », puisqu'il prenait en compte ses conditions matérielles de possibilité, son contexte, ses vécus. On continuait de m'objecter ce que je considérais comme la conquête majeure de la philosophie de Jonas : il faut changer de paradigme et forcer le passage interdit par les modernes de l'être (neutre) à la valeur (issue du sujet humain) (David Hume) ou encore la séparation drastique du descriptif (scientifique des faits) et du normatif (qui relève de la politique, du droit et de la morale) (Weber). Il faut ainsi reconnaître qu'au cœur de l'être naît une finalité car les vivants ne sont pas neutres. Leur existence « désire » la vie et rester en vie, et dès lors une *valuation* puisqu'ils évaluent déjà en quelque sorte en distinguant ce qui leur est favorable ou défavorable pour leur existence. Pourtant le respect de cet interdit moderne, qui se présente comme une condition de scientificité, est encore argement observé par des collègues qui font autorité lors de l'attribution des budgets. Il s'agit souvent de recherches innovantes. Et encore très récemment, j'ai présenté une recherche interdisciplinaire avec d'autres collègues qui n'a pas pu aboutir, car il nous a été reproché de ne pas assez distinguer la description et la norme, puisque nous avançons que la nature est que les humains peuvent reconnaître comme valeur ce que la nature indexe comme in pour elle. Crime de lèse-modernité !

Sur le plan pratique, peut-on encourager de jeunes chercheurs à se lancer dans une longue recherche doctorale en philosophie sur des questions écologiques, qui risque de ne pas être financée ? Faut-il encourager des sujets plus classiques, davantage susceptibles d'obtenir des budgets de recherche ? Le choc des temporalités est constant : certains jeunes chercheurs ne veulent plus passer par le *temps long* de la recherche et de la thèse. Il leur faut agir immédiatement. Ils ont peut-être raison. L'iceberg est devant nous, très proche, et même une manœuvre d'évitement rapide et drastique dans une autre direction ne nous permettra pas de le contourner totalement. Pourtant, il est nécessaire de jeter toutes ses forces dans cette tentative au plus vite et de la manière la plus ferme pour minimiser les dégâts du choc. Les pensées de la résistance (Jan Patočka) sont précieuses pour avancer difficilement dans les aux tourbillonnantes sans se décourager. Alors je me souviens de ma stupeur de jeune académique : « Est-il donc possible qu'en 1999, il n'y ait toujours pas de papier recyclé par défaut dans les photocopieuses et les imprimantes ? Faut-il encommissionner une question dont la réponse semble si évidente ? » Sans doute le courant est-il sur le point de s'inverser depuis deux ou trois ans, mais il ne faudrait pas crier victoire prématurément puisque nous vivons déjà ce sentiment à la fin des années 1970. « Est-il possible que les trains de nuit aient été démantelés au cours des années 1980-1990 alors que les dégâts des émissions de CO₂ taient déjà bien connus ? » Et entre toutes les positions théoriques, celle de la philosophie est-elle pas la plus lente et la plus détournée ? Faut-il alors renoncer à la position sociale de philosophe que l'on occupe parce qu'elle se trouve très en aval de l'action concrète ? Un autre sentiment d'impuissance surgit. Si tous les métiers doivent effectuer la transition, certains pourtant deviendront moins prioritaires que d'autres. Mon enseignement et ma recherche restent-ils prioritaires ? C'est une grande chance de pouvoir prendre la parole en tant écouté, de pouvoir s'exprimer devant de nombreux étudiants chaque année et parfois de publier ses textes. Mais le pouvoir de la parole suppose les médiations et repose sur le

temps relativement long de l'argumentation, de la persuasion et de la conviction, alors même que nous avons le sentiment d'une extrême urgence. S'installe ce sentiment de ne pas être à l'endroit où l'on est le plus efficace, car l'enseignement prend du temps et suppose évidemment une confiance dans la réception que nous en aurons. Faut-il céder à la tentation de contourner la lourdeur institutionnelle ? Faut-il passer du côté de la permaculture et viser l'utopie autarcique comme la rêvaient mes cousins à la fin des années 1970 ?

Et puis sur le contenu que s'agit-il d'enseigner ? La prise de conscience doit s'assortir du sentiment de responsabilité *pour le futur*. Or, ce sentiment peine à s'épanouir face à celui de l'absence de culpabilité. Et la colère des étudiants gronde. Certains refusent d'être responsables (du futur) s'ils ne sont pas coupables (des dommages causés dans le passé). Pourquoi ceux qui ne sont pas responsables des dégâts et qui n'ont pas davantage été les bénéficiaires de l'exploitation excessive de la nature devraient-ils porter la charge de la réparation, nous demandent-ils ? Nos étudiants peuvent-ils encore avoir confiance en nous ? C'est la question qu'ils se posent et que nous nous posons peut-être insuffisamment.

Après avoir été longtemps un peu en avance sur une prise de conscience inaudible, c'est-à-dire qui précédait la perception du risque, tout à coup l'enseignement de l'éthique de la responsabilité s'est retrouvé en retard pour notre jeunesse. Désormais, de nombreux jeunes et moins jeunes affirment et revendiquent un changement radical de société, choisissent la sobriété. J'ai partagé soudain le sentiment dont témoigne Jan Patočka qui, après avoir été longtemps dissident et lanceur d'alerte contre le régime communiste tchèque, découvre que ses concitoyens sont désormais dans la rue, majoritaires, à vouloir renverser le régime. Puisque la foule est immense, la question alors cesse d'être philosophique pour devenir politique. Il s'en réjouissait en rentrant chez lui, même si par la suite il paya de sa vie la répression policière. Sans doute est-ce la temporalité du prophète, si chère à Hans Jonas, qui est toujours intempesive, puisque l'intuition anticipatrice de celui-ci ne correspond pas au vécu de ses contemporains, ce qui le fait passer pour un pessimiste, tandis que sa parole est rendue obsolète par le public qui l'entend. Ainsi, la tâche de conscientisation à l'égard de la crise écologique que s'était fixée le GRICE, par la formation d'un réseau au sein de l'Université, a soudain été fort heureusement dépassée par le plan de Transition (avec Marthe Nyssens), tant sur le plan de l'enseignement que de la recherche. Le GRICE peut sans doute se concentrer maintenant sur le tissage interdisciplinaire de la recherche et de l'enseignement et sur le renforcement du réseau. Tandis que la tâche de la philosophie sera d'élucider les catégories foisonnantes de la pensée écologique et de l'environnement qui fleurissent depuis plus de cinquante ans.

Ainsi mon enseignement avait été longtemps décalé par le fait qu'il ne correspondait pas encore au vécu de mes étudiants et que tout à coup leur sensibilité était tellement exacerbée qu'ils étaient déjà dans l'action et me jugeaient timide avec la critique de la technologie moderne, du dualisme et de l'anthropocentrisme. Dans mon cours d'anthropologie, un de mes étudiants ne supportait pas que j'oppose les animaux et les humains : il voulait que je parle des « autres animaux ». En plus des raideurs conceptuelles, les lourdeurs institutionnelles exaspèrent nos étudiants. La difficulté à organiser des mémoires interdisciplinaires par exemple (Tom Dedeuwaedere) témoigne encore de la difficulté à traverser les découpages traditionnels. Un programme interdisciplinaire de philosophie PPE (en Philosophie, sciences

politiques et économie) en bac (Axel Gosseries), mais aussi à partir du GRICE, un séminaire sur la transition en master et un projet très prometteur de réforme en Philosophie, Arts et lettres voient le jour. Là encore le secteur des sciences et des technologies a été plus précoce avec son master en sciences et gestion de l'environnement auquel j'ai la chance de participer. Jean-Pascal van Ypersele, Denis Dochain, Pierre-Joseph Laurent, Bernard Feltz, et pour la relève, Julie Hermesse, Caroline Nieberding et Jean-Pierre Raskin). La résistance fait ainsi place peu à peu à l'action, mais avec, face à elle, des contre-résistances assez nombreuses. Quelles qu'elles soient pourtant, l'urgence et la gravité ne supposent pas de renoncer à notre liberté et de tracer les voies escarpées devant nous. Les bifurcations sont possibles, car les aréfours du labyrinthe ne précèdent pas leur parcours, grâce à l'imagination individuelle et l'imaginaire collectif qui ouvrent des voies pratiques. Il ne faut pas renoncer à ce que nous avons, parce que nous le vivons constamment, à savoir notre capacité à agir et à innover. Notre vécu n'est pas mensonger et nous pouvons refuser les théories qui partent de cet axiome. Ne pas désespérer de l'humain, mais le situer à nouveau à la juste place qu'il a perdue avec la modernité par son arrogance, ses excès et le déchainement de sa cruauté. Autrement dit, la gravité et l'urgence de la situation ne justifient pas les options les plus radicales qui traitent de l'humain une espèce parasite pour les vivants. Renouvelant les intuitions de Cornélius Castoriadis, mais dans une autre tradition philosophique, les travaux de Joelle Zask (Chaire Mercier 2023) m'ont permis d'avancer sur la possibilité d'une manière circulaire de penser et d'agir, le pragmatisme semblant très prometteur pour frayer des voies au-delà des dualismes critiqués par Jonas. Et puis, j'ai repris le tricot et je taille toujours les lavandes de l'hantal.

Bibliographie

- Carson, Rachel (2020). *Printemps silencieux*, trad. Ph. Gravrand. Marseille : Wildproject.
- Castoriadis, Cornelius (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil.
- Illich, Ivan. (1975). *Énergie et équité*. Paris : Seuil, 1975.
- Illich, Ivan. (2021). *Nemesis médicale. L'expropriation de la santé*. Paris : Seuil, [1981].
- Jonas, Hans. (1990). *Le Principe responsabilité*, trad. J. Greisch. Paris : Cerf.
- Jonas, Hans. (2000). *Une éthique pour la nature*, trad. S. Courtine-Denamy. Paris : Desclée de Brouwer.
- Lairère, Catherine et Raphaël. (2020). *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*. Paris : Premier Parallèle.
- Merleau-Ponty, Maurice. (2021). *La Nature. Cours du Collège de France (1956-1960)*. Paris : Seuil.
- Pelluchon, Corine. (2023). *L'espérance, ou la traversée de l'impossible*. Paris : Payot.
- Tsing, Anna Lowenhaupt (2017). *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris : La Découverte.
- Zask, Joëlle. (2022). *Écologie et démocratie*. Paris : Premier Parallèle.

Du désarroi au désir d'alignement : trajectoire émotionnelle et politique

Louise Knops

1. La politique au quotidien

Ça devait être en 2018, je crois. Une de ces années avant la crise covid. Fin juin. De ça, je suis sûre parce que ça sentait la fin de l'année scolaire à l'école des enfants, et qu'ils étaient à l'école justement.

1.1. Désarroi

Les images d'Emma ce jour-là me reviennent à l'esprit. Elle avait voulu se déshabiller, instinctivement, en sortant de l'école. Elle a enlevé tous ses vêtements en pleine rue parce que « Maman, il fait si chaud ». On devait frôler les 40°C et, avec le peu d'ombre autour de l'école, la température au sol devait être extrêmement élevée. Je me souviens de cette sensation de désarroi en la regardant se déshabiller de chaud. Je n'avais jamais fait ça, moi, à trois ans, à la sortie de l'école. Et puis de me demander : qu'est-ce que cela signifie finalement ? Que faire de ce petit événement ?

Bien sûr, je savais (et les climatologues excuseront ce raccourci malheureux entre « météo » et « climat ») que des journées caniculaires ne sont pas « la crise climatique ou écologique », mais je savais aussi que, des événements climatiques extrêmes – dont des pics de chaleur à répétition dans des régions d'Europe occidentale – font partie des petites manifestations quotidiennes à travers lesquelles nous entrons en relation avec ces transformations, et qui peuvent donc agir comme vecteurs de politisation. La « politisation » m'est venue à l'esprit à ce moment-là car je venais à peine de commencer ma thèse en sciences politiques, et je me posais alors à peu près mille questions à la minute (sans pour autant y trouver de quelconques réponses).

Je me souviens d'une question en particulier. Est-ce que « parler du temps qu'il fait » peut garder le même sens aujourd'hui ? Pendant longtemps, parler de la météo était la quintessence du *small talk* ; ce qu'on utilisait pour meubler les conversations d'ascenseur. À quoi ressemblerait une telle discussion aujourd'hui ? Est-ce qu'elle donnerait lieu à une discussion plus politique ? Et surtout qui en parle ? Ou qui a la possibilité d'en parler ?

Je me dis alors que, pour faire « du temps qu'il fait » un sujet politique, il faut se poser ces questions et aussi, peut-être, le situer aux côtés d'autres manifestations d'une crise systémique plus large dont le changement climatique n'est qu'une infime partie émergée. Peut-être que, pour faire du « temps qu'il fait » un sujet politique, il faut justement ne pas en parler. Drôle de raisonnement ! Souvenez-vous, il fait 40 degrés.